



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

***Moderne sans être occidental : aux origines du Japon d'aujourd'hui* / Pierre-François Souyri
éd. Gallimard, 2016
cote : 61.398**

Spécialiste de l'histoire du Japon, l'auteur ouvre un débat documenté dont l'objet principal se résume dans le titre de l'ouvrage : qu'est-ce qu'être moderne ? Plus précisément, à qui appartient, historiquement, la « modernité » ? Ce terme peut-il s'appliquer à des manifestations différentes d'une civilisation à une autre ou trouve-t-il son origine dans l'une d'entre elles d'où, par arborescence, il diffuserait dans les autres ? À vrai dire, que signifie ce concept, autrefois et aujourd'hui ?

C'est bien le sens des questions que, dès son introduction, l'auteur aborde.

Tout d'abord, la critique de la vision occidentale. Jusqu'au milieu du XX^e siècle, les historiens occidentaux font preuve d'un grand ethnocentrisme qui s'accompagne souvent d'une hiérarchisation consciente ou inconsciente : le chemin suivi par l'Occident est unique et fondateur, le reste du monde ne peut que suivre le même et franchir les mêmes étapes.

Sans verser dans le repentir contre-productif parce qu'irrationnel, il convient de considérer que les schémas occidentaux ont des équivalents dans d'autres civilisations. Cependant, l'histoire écrite en Europe est hiérarchisée, elle pêche par myopie et suffisance.

Une notation au passage : le siècle des Lumières ne s'est jamais compris comme moderniste, la modernité étant un concept apparu au siècle suivant, avec les débuts de l'ère industrielle et du second temps de la colonisation. D'autres cultures disposaient dans leurs traditions anciennes et dans leurs littératures d'éléments pouvant être, à leur tour, réutilisés dans un sens « moderniste ». Ainsi, les premières critiques « écologiques » de l'industrialisation au Japon datent des années 1880 -1900, bien avant l'écologie européenne, elles puisent dans un fond confucianiste d'harmonie avec la nature.

On relèvera que cette notion de modernité pourrait, dans un approximatif oxymore, se marier avec celle de civilisation. Ou comment un terme en soi anachronique (la modernité, comprise à l'occidentale aux XIX^e et XX^e siècles) peut-il être confondu avec celui de civilisation (lui-même objet de nombreuses interprétations selon les régions du monde, les époques et leurs préjugés) ?



Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une œuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

L'auteur rappelle Kant, pour qui les Lumières, c'était « l'arrachement de l'humanité à son immaturité congénitale ». Non pas donc un concept liant ces Lumières à une « modernité », concept temporaire auquel font suite plus récemment d'autres concepts qui se veulent également explicatifs de données géostratégiques, géoéconomiques, géoculturelles, tels la mondialisation ou la globalisation.

Sans nier l'influence, à une certaine époque, que la civilisation occidentale a pu avoir sur d'autres civilisations, éventuellement refermées temporairement sur elles-mêmes, l'auteur invite son lecteur à ne pas se contenter d'une vision ethno ou européen centrée. Citant le *Livre du thé* de 1906 et d'Okakura Tenshin, il rappelle « ... que le drame des relations entre l'Asie et l'Occident provenait des quiproquos et des mensonges que chacun des deux mondes entretenait sur l'autre... ».

Il rappelle également que le Japon et les Japonais n'ont pas attendu les canonnières occidentales pour entamer, à leur façon, une évolution « industrielle », fondée sur une certaine forme de prolétariat artisanal de paysans déracinés.

Le tout s'accompagnant d'une montée progressive du niveau d'éducation, d'une curiosité scientifique inconnue jusqu'alors et de l'importance croissante de courants intellectuels critiques. Et, simultanément, de la transformation des shôgun en rônin, détachés de leurs « patrons » féodaux et avides de savoirs. Les canonnières occidentales n'ont fait que précipiter la fin d'un conservatisme féodal pour passer à un État centralisé et à caractère impérial qui n'existait pas auparavant.

Ce mouvement de « modernisation » date de bien avant le Meiji, sous le shogunat. Création en 1855 d'une école d'instruction de la marine militaire, avec navire-école acheté aux Pays-Bas. De même, en 1856, un organisme est créé en charge de sélectionner les livres occidentaux à traduire d'urgence. D'où la naissance timide des Lumières à la japonaise.

Dès 1860, le shogunat envoie des délégations à l'étranger mais cela correspond à une très ancienne pratique puisque utilisée dès le VII^e siècle. Mais cette fois avec des centaines de gens plutôt jeunes et très curieux

Ces innombrables voyages ou missions vers l'Occident font connaître aux Japonais l'étendue et la rigueur des empires coloniaux occidentaux, notamment britannique. Mais aussi les systèmes institutionnels européens et américains, les zones industrielles...

Les responsables mesurent alors assez bien la longueur du chemin à parcourir, en « modernisant » le système scolaire, y compris pour les filles.

Ils découvrent aussi les laideurs occidentales. Mais si une majorité de ces jeunes voyageurs informés reviennent convaincus de la nécessité de créer une vraie nation moderne, d'autres sont moins convaincus et ont la tentation de la « japonité », ce qui nourrira plus tard certaines formes de nationalisme et de mise sous tutelle d'autres pays d'Asie.



Académie des sciences d'outre-mer

En d'autres termes et en simplifiant, là où l'Europe ne distinguait que des « civilisés » et des « barbares », les historiens japonais ont créé à cette époque une troisième catégorie des « demi-civilisés » à qui il reste une étape à franchir. Celle-ci consiste notamment à faire progresser la culture et le savoir ainsi que la pratique de la morale. « Chaque individu doit donc s'élever personnellement pour que la nation entière s'élève à son tour, sous la conduite d'une élite lettrée... ».

Critique vigoureuse à partir d'exemples anciens de ce que le régime féodal ou certains de ses éléments pouvaient s'écrouler dans l'indifférence de populations soumises aux puissants. « La question du pouvoir et du poids de l'autorité est donc bien au centre du problème ». Ou le despotisme sans contrepoids, comme en Chine ou en Inde.

Ce point de vue nouveau rompt avec l'histoire traditionnelle, celle des classes féodales ou impériales dirigeantes, sortes en fait de chroniques. Mais pas de naïveté, la civilisation vers laquelle on tend, est aussi source d'inégalités et de misères. Même si la recherche matérielle est dorénavant un moteur de l'histoire vers la civilisation. « Du coup, l'Histoire cesse d'être un discours sur les origines pour devenir une réflexion plus globale sur l'ensemble de l'évolution historique ».

L'auteur a ainsi tracé un schéma d'interprétation de l'histoire récente du Japon et de sa complexe société qui n'occulte pas la fascination exercée par la « civilisation » ou plutôt la « modernité » à l'occidentale sur l'ensemble de la société japonaise. Non sans nuances ni critiques moqueuses. Dans un sous-chapitre, « Le gang des moustaches et salles de bal », il se moque des « gradés » « et autres maîtres à penser qui se laissent pousser la moustache à l'occidentale ». Moqueries dont la presse japonaise de l'époque s'était emparée, sur la base, pour faire simple, du caractère factice de cette occidentalisation qui faisait fi des vraies valeurs, des repères traditionnels.

Laissons le mot de la fin à l'auteur, qui termine ainsi son ouvrage : « Enfin, il faut bien admettre que la modernisation n'est pas qu'une question de statistiques de charbon et d'acier, ou une progression quantitative du niveau de vie. Elle réside aussi – et c'est peut-être l'essentiel – dans cette capacité à maintenir envers et contre tout, et dès les origines, une tradition de refus. Refus des objectifs assignés par l'État à la société. Refus des formes nouvelles de contrôle social. Refus de la toute-puissance de l'idéologie dominante. Expression d'une critique sociale latente ou ouverte, cette tradition du refus peut s'exprimer parfois de manière massive, parfois se limiter à un filet de voix ténu, se concevoir comme un ensemble de réformes nécessaires ou dans le cadre d'une radicalité revendiquée. Mais il est certain que ces critiques de la « modernité nationale » courent de manière obstinée à travers la période. La modernité japonaise gît peut-être là, dans sa capacité à faire entendre les différends qu'elle suscite ».

On saura gré à l'auteur d'avoir voulu démontrer que la « modernisation » et la « modernité » peuvent, notamment dans le cas japonais, avoir des racines autochtones complexes et diversifiées, tout en reconnaissant le fait historique de leur accélération et de leurs manifestations à partir d'une influence étrangère, d'abord diffuse puis brutale.



Académie des sciences d'outre-mer

Et d'avoir su faire la part des deux phénomènes, l'un plongeant dans une longue histoire culturelle, sociale et politique, l'autre plus circonstancielle.

Jean Nemo